

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIEME PARTIE.—MME VERDIER.

VI.

Arrivés au second tiers de la rue, les promeneurs nocturnes s'arrêtèrent. L'un d'eux tibat en marchant. Son visage empourpré suait l'alcool. Il avait les yeux hagards. Ainsi que son compagnon, il tenait un bâton noueux à la main.

— C'est là qu'il passera, fit-il.

— Bien, répondit l'autre dont un épais cache-nez couvrait le bas du visage. Je me place à gauche dans la neige du talus. Fais de même de l'autre côté...

— Ce qui est convenu va toujours ?

— Oui, parbleu ! Lorsqu'il aura dépassé de deux pas l'endroit où tu vas t'acroupir, tu te redresseras et tu l'étourdiras d'un coup de bâton sur la tête... Je me charge du reste... Mais es-tu sûr qu'il sera porteur du sac ?...

— Oui, puisqu'il doit repartir pour Paris aussitôt après être venu chercher les lettres.

— Eh bien ! alors, mon vieux, en place pour la contredanse !...

L'ex-homme d'équipe, que nos lecteurs ont reconnu sans peine ainsi que Jarrelonge, se laissa glisser sur le talus en contre-bas, dans la neige, la tête au niveau de la chaussée. Dix pas plus loin, mais du côté opposé, le complice de Léopold prit la même position. Ensuite ils attendirent, immobiles et silencieux.

Tandis que les deux misérables se plaçaient à l'affût, Paul

Lantier, sortant de l'hôtel où il avait dîné, se dirigeait vers la rue Vieille-Chaussée où il comptait rentrer en possession des papiers soustraits par Oscar Loos. Aussitôt maître de ces papiers précieux, il devait retourner à la gare et prendre le train qui le ramènerait à Paris.

Après avoir assujéti solidement autour de son bras la chaînette du sac de la pauvre Ursue il s'acheminait rapidement du côté de la demeure de la vieille Flammé.

Le vent, chargé de neige, lui soufflait en plein visage. Il baissait la tête et tendait le corps en avant pour résister à la tourmente.

Au premier croisement de la rue il s'orienta.

— C'est plus haut... murmura-t-il après avoir réfléchi pendant deux ou trois secondes.

Il se remit en marche, gagna la rue Van Wessebecke et s'y engagea. Dans cette rue presque sans maisons le vent, qui prenait ses ébats sur les terrains vagues, soufflait avec plus de rage. Paul hâta le pas, ayant soin de suivre le milieu de la chaussée.

L'étudiant était parisien, et selon l'habitude parisienne, il évitait la nuit les trottoirs et le voisinage des construc-

tions dont l'enfoncement des portes pouvait cacher des malfaiteurs.

Il atteignit promptement le tiers non bâti de la rue, par conséquent l'endroit où les deux bandits étaient aux aguets, arriva en face d'Oscar et le dépassa. Le Belge ne bougea pas.



Tonnerre ! balbutia le misérable. Il n'est que temps de jouer des jambes !

— Que fait-il donc ? se demanda Jarrelonge qui, malgré l'obscurité, voyait Paul s'avancer vers lui.

L'étudiant marchait toujours. Jarrelonge grinçait des dents.

Le jeune homme se trouva bientôt de l'autre côté de l'embuscade. Le libéré comprit alors qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Il se dressa, bondit comme un jaguar et en deux élan fut près de Paul qui, malgré les sifflements de la tourmente, entendit des pas et se retourna, mais sans avoir le temps de finir le mouvement commencé. Un coup terrible l'atteignant à la tête l'abattit sur ses deux genoux ; cependant il ne perdit point connaissance et, poussant un cri sourd, il essaya de se relever.

Dans les ténèbres Jarrelonge n'avait pas visé juste... Le coup avait glissé sur le chapeau de feutre de Paul. L'assassin jeta son bâton et tira son couteau-poignard.

L'étudiant, quoique presque assommé et par conséquent fort étourdi, appelait au secours de toutes ses forces et mettait la main dans sa poche.

Jarrelonge, le couteau levé, s'avança vers lui. Paul vit la lame d'acier briller dans la nuit, et machinalement il leva le bras où se trouvait attaché le sac. Le couteau retomba, mais en n'éventrant que le sac qui faisait bouclier.

De la main gauche Jarrelonge le saisit, et leva de nouveau son arme sur la poitrine du jeune homme...

Il n'eut pas le temps de frapper. Un coup de feu retentit soudain.

Jarrelonge fit un bond en arrière, sans lâcher le sac dont la chaînette entraînait dans les chairs de Paul.

Un second éclair raya les ténèbres ; une seconde détonation éveilla les échos. Cette fois le bandit lâcha le sac, mais sans laisser retomber son couteau.

L'étudiant avait serré deux fois à l'aveuglette la détente de son revolver. La seconde balle s'était logée dans la main du bandit qui ressentait une douleur atroce.

Paul, épuisé s'abattit sur la neige et perdit connaissance.

Jarrelonge, oubliant sa souffrance, allait achever l'étudiant lorsque des pas retentirent dans le lointain. En même temps on entendit des voix crier :

— Défendez-vous !...Voici du secours...

— Tonnerre ! balbutia le misérable. Il n'est que temps de jouer les jambes !

Puis, laissant sa victime sans connaissance, il s'élança sur le talus de la chaussée et se perdit dans les ténèbres insondables des terrains vagues.

De deux côtés les pas se rapprochaient du théâtre de la lutte dont nous connaissons le résultat. Des agents de police, arrivant de directions différentes, se rejoignirent près du corps de Paul. Ce corps inanimé semblait un cadavre.

— C'est un malheureux que l'on a assassiné...dit l'un des policiers en se baissant. Voyez, il y a du noir sur la neige... c'est du sang...

— Camarades, vite un brancard...ordonna le brigadier. Vous en trouverez au Jardin Zoologique...Apportez des torches et demandez du renfort...

Deux hommes partirent au pas de course. Deux autres, agenouillés près du corps, soulevaient la tête.

— C'est de la bouche que le sang coule fit le brigadier.

— Oui, répondit un agent qui venait d'appuyer sa main sur la poitrine du jeune homme...Il n'est pas mort...Le cœur bat...

— Soutiens-le sur tes genoux, le pauvre diable..Encore un tour des gredins du «Rendez-vous de la marine ! »

Le Brigadier ajouta, en voyant le revolver que Paul serrait dans sa main crispée :

— C'est lui qui a tiré...Si au moins il avait flanqué deux bonnes balles dans le ventre des assassins...Eufin nous verrons ça quand nous aurons de la lumière...

En ce moment des lucurs tremblantes apparurent à l'angle de la rue. Les agents, munis de torches, revenaient avec un brancard. Une dizaine de curieux les suivaient. Ils furent bientôt près de Paul dont on éclaira le visage souillé de sang et d'une pâleur effrayante.

— Tiens ! s'écria l'un des curieux, il est tout jeune...

— C'est un étranger...

— On a voulu lui voler son sac.

— Mais, tout de même, il ne l'a pas lâché, tu sais monsieur, pour une fois, son sac...

Ces phrases et bien d'autres s'échangeaient autour du corps.

— Allons, silence !! commanda le brigadier. Ce malheureux sur le brancard, vivement, et au poste de l'Hôtel-de-Ville.

L'ordre donné fut à l'instant même accompli et le brancard s'éloigna. Le brigadier était resté sur le lieu du crime avec deux agents.

A la lueur des torches il inspectait la chaussée et les bas côtés.

On trouva le bâton jeté par Jarrelonge.

— C'est avec ça qu'on l'a assommé...fit le brigadier.

Les recherches continuèrent. Soudain un des agents, s'étant écarté de quelque pas, poussa une exclamation de surprise.

— Un autre...là...là !... dit-il ensuite.

Et il désignait sur le talus le corps d'un homme étendu la face dans la neige, et tenant de sa main raidie un bâton nouveau semblable au premier.

L'agent poursuivit :

— C'est un des scélérats, bien sûr...et le jeune homme l'aura tué...se défendant...

On retourna le corps de l'ex-homme d'équipe, et on approcha une torche de son visage.

— Mais je le connais, celui-là ! s'écria l'un des agents.

— Qui est-ce ? demanda le brigadier.

— C'est Oscar Loos, un employé des chemins de fer français, chassé sans doute et revenu à Anvers depuis une dizaine de jours...Un mauvais sujet...Un habitué du « Rendez-vous de la marine »...

— Il devait finir comme ça !...Où est-il blessé ?

— Je n'en sais rien...Il est mort et déjà raide, mais je ne vois de sang nulle part...

— On vérifiera en temps utile...Procurez-vous vite un brancard et apportez le corps au poste...Moi, je rejoins mes camarades.

Et le brigadier prit sa course dans la direction qu'avaient suivie les porteurs de Paul Lanthier.

L'agent ne se trompait pas ; Oscar Loos était bien mort, non point frappé par une balle, mais foudroyé par une congestion cérébrale au moment où, ivre d'alcool, il attendait, couché dans la neige, le jeune Français pour l'assassiner.

La justice de Dieu avait devancé celle des hommes. Le brancard arriva et le cadavre du misérable fut porté, comme le corps de Paul, au poste de l'Hôtel-de-Ville.

Rejoignons Jarrelonge. Nous avons laissé le bandit s'en-

fuyant à toutes jambes au milieu des terrains vagues où les té-  
nébres le protégeaient, mais, en revanche, ces ténèbres lui por-  
mettaient d'autant moins de s'orienter qu'il ne connaissait pas  
Anvers. Arrivé à une rue dont il ignorait le nom, il s'arrêta un  
instant, écouta pour s'assurer que personne ne lui donnait la  
chasse, et s'occupa de sa blessure.

Des becs de gaz, placés de distance en distance, éclairaient  
la rue. Il s'approcha de l'un d'eux et regarda sa main. Le  
sang coulait avec abondance et la douleur restait très vive ; mais  
au fond il n'y avait là rien de bien grave, la balle de petit cali-  
bre ayant traversé les parties charnues et sans briser d'os.

— Ah ! le gredin ! murmura naïvement Jarrelonge... Il  
pourrait me tuer !... C'est un hasard qu'il ne m'ait pas brisé les  
doigts !.. Le sang me ferait suivre à la piste, car je dois laisser  
derrière moi une traînée rouge sur la neige... Il faut y remédier...

Prenant alors son mouchoir de poche il le roula autour de  
sa main, de manière à former la blessure ; puis il marqua droit  
devant lui. Le hasard le servit à merveille.

Après quelques détours il arriva sur une place, au bout  
d'une avenue très courte, il distingua un cadran lumineux. C'é-  
tait celui de l'horloge de la gare.

— Le chemin de fer ! pensa le misérable, quelle chance !  
S'il y a encore un train pour Bruxelles, je file...

Il avait eu le temps de reprendre haleine et se remit à cou-  
rir. A minuit moins dix minutes il entra dans la salle d'atten-  
te, nos lecteurs savent déjà ; qu'un train partait à minuit ; —  
le train que Paul Lantier se proposait de prendre. Jarrelonge  
en profita

A minuit il s'installa dans un wagon de seconde classe où il  
se trouva seul et, après avoir roulé autour de sa main l'un des  
bouts de son cache-nez afin de faire disparaître toute trace de  
sang, il récapitula les événements qui venaient de se passer.

— Cet imbécile d'Oscar aura pris pour, se dit-il, ou se sera  
tôt endormi sur la neige... Tant pis pour lui s'il paye les  
pots cassés... A cette heure, moi, je me trouve hors d'atteinte...  
Le Belge ignore qui je suis, donc il ne peut me dénoncer. Je  
n'ai pas les lettres, c'est vrai, mais le petit jeune homme est flam-  
bé... le sang lui coulait par la bouche... Il doit être mort présen-  
tement, quoiqu'il ait la vie dure... Les lettres resteront dans le  
sac où personne ne les découvrira, et ça sera bien le diable si  
cette fois elles reviennent sur l'eau... Il ne s'agit plus que de re-  
trouver Léopold pour lui raconter mon voyage en Belgique...

La distance n'est pas longue d'Anvers à Bruxelles. A une  
heure du matin Jarrelonge mettait pied à terre dans la gare de  
cette dernière ville, et se fit indiquer une auberge où il alla pas-  
ser le reste de la nuit.

## VII.

Aussitôt arrivé au poste de l'Hôtel-de-Ville, le corps de Paul  
Lantier fut déposé sur un matelas du lit de camp. Quant au  
cadavre d'Oscar Loos, la mort étant indiscutable, on le laissa sur  
le brancard qui avait servi à l'apporter près de celui qu'on croy-  
ait sa victime.

Le brigadier s'était empressé d'envoyer un de ses hommes  
chercher un médecin et prévenir un officier de police. L'un et  
l'autre arrivèrent presque aussitôt. Tandis que le médecin s'oc-  
cupait d'une façon très consciencieuse et très active du jeune  
homme assassiné, l'officier écoutait le récit des faits.

— Vous ferez votre rapport écrit demain matin, et vous me  
l'enverrez... dit-il au brigadier.

Puis, s'approchant du médecin, il lui demanda :

— Ce pauvre diable en reviendra-t-il, docteur ?

— Je l'espère bien... Je ne constate aucune blessure grave...

Ce jeune homme a reçu sur la tête un violent coup de bâton qui  
a provoqué une hémorragie et un évanouissement, mais je serais  
bien étonné si dans quelques minutes il n'était en état de répon-  
dre à vos questions...

On avait placé sur une table la boîte de chirurgie et de mé-  
dicaments que possédait le poste. Le docteur y puisa les élé-  
ments nécessaires pour préparer une potion dont il glissa une  
cuillerée entre les dents du jeune homme.

Il appliqua une compresse sur la tête à l'endroit où le gour-  
din de Jarrelonge avait heurté violemment le cuir chevelu puis,  
après avoir lavé le visage souillé de sang, dont la pâleur était  
effrayante, il attendit l'effet de la potion administrée.

Cette attente dura dix ou douze minutes. Au bout de ce  
temps Paul tressaillit et ouvrit les yeux. Il voulut soulever sa  
tête, mais elle retomba lourdement sur le traversin du lit de  
camp.

Le docteur, se penchant vers le blessé, lui dit avec une ex-  
pression de vif intérêt :

— Vous paraissez souffrir ? monsieur...

— Oui, répondit l'étudiant d'une voix faible, je souffre  
beaucoup...

Et il porta la main à sa tête...

— C'est là qu'est le mal, en effet.. reprit le docteur. Mal  
douloureux, mais point de dangereux... Vous serez vite guéri...

Il ajouta, en se tournant vers l'officier de police :

— Je crois que ce que nous aurions de mieux à faire en ce  
moment serait de conduire ce jeune homme à son hôtel et d'at-  
tendre à demain pour l'interroger... Après un pareil choc, le re-  
pos me semble indispensable... Êtes-vous de mon avis ?

— Complètement.

— Où logez-vous, monsieur ? demanda le médecin à Paul.

— Nulle part.

— Comment cela ?

— Je suis arrivé ce matin à Anvers... et je devais repartir  
ce soir, à minuit...

L'officier de police intervint.

— Ne vous fatiguez pas... dit-il... vous parlerez demain...

On va vous conduire dans un hôtel voisin où vous passerez une  
bonne nuit, et tout ira bien...

Paul fit de la tête un signe affirmatif.

— Brigadier, poursuivit l'officier, ayez soin qu'on replace  
ce jeune homme sur le brancard, qu'on le couvre chaudement  
et qu'on le conduise, de ma part, à « l'Hôtel de la Grande-Place »  
N'oubliez pas cet objet... ajouta-t-il en désignant le sac de cha-  
grin noir, il appartient à monsieur.

— J'irai vous voir demain matin à neuf heures... dit le mé-  
decin à Paul en lui serrant la main. Soyez sans inquiétude, je  
réponds de vous.

Dix minutes plus tard l'étudiant, étendu dans un lit moel-  
leux et chaudement baigné, s'endormit d'un profond sommeil.

Après le départ de Paul l'officier de police s'occupa du  
corps d'Oscar que le docteur examinait.

— De quoi cet homme est-il mort ? demanda-t-il.

— D'une congestion cérébrale... Il était ivre ; le froid l'a  
tué... Croyez-vous qu'il fût au nombre des scélérats qui ont atta-  
qué notre jeune inconnu ?

— Cela me paraît certain, d'après le rapport du brigadier...

Il serrait dans sa main crispée un gourdin exactement pareil à celui qu'on a trouvé sur le lieu du crime...

— Il est malheureux qu'il ne puisse nommer ses complices...

— On saura bien les trouver sans cela... Docteur, voulez-vous faire la constatation du décès, je la joindrai à mon procès-verbal.

— A l'instant,

Tandis que le docteur écrivait, l'officier de police faisait fouiller les vêtements du mort par le brigadier.

— Une clef... dit celui-ci.

— Celle de son logement sans doute.

— Un mouchoir de poche et une somme de dix-sept francs.

Voilà tout.

— Quel est celui de vous qui a reconnu cet homme ?

— Moi, monsieur, répondit un agent en s'avantant.

— Vous savez où il demeurait ?

— Rue Vieille-chaussée, au deuxième étage. Il habitait là avec sa mère.

— Nous allons y transporter le corps, et en même temps nous ferons perquisition... Nous accompagneriez-vous, docteur ?

— Très volontiers... Je suis curieux de connaître l'intérieur d'un pareil bandit...

Le convoi funèbre se mit en route. En vingt-cinq minutes on arriva rue Vieille-Chaussée.

La porte de la maison était fermée mais, sur une sommation de l'officier de police, un des locataires qui s'était mis à la fenêtre en entendant heurter vint ouvrir.

Ordre fut donné de monter la civière et son fardeau lugubre. Au second étage, l'agent qui connaissait Oscar Loos, désigna la porte de son logement.

A plusieurs reprises on frappa, doucement d'abord, puis très fort. Un silence profond régnait à l'intérieur.

Tous les locataires, éveillés en sursaut, se pressaient dans l'escalier avec autant d'effroi que de curiosité.

— Ouvrez ou enfoncez la porte... commanda l'officier de police, voyant que personne ne répondait. On essaya trois ou quatre clefs. L'une d'elles fit jouer le pêne. L'huis tourna sur ses gonds. Un agent passa le premier, tenant un flambeau à la main.

L'officier de police et le docteur entrèrent ensuite. Ils s'arrêtèrent étonnés. La vieille Flamande était assise auprès du poêle bourré de combustible et d'où s'échappait une chaleur suffocante. Sa tête se renversait en arrière. Une bouteille vide et un verre gissaient à ses pieds sur le plancher.

— Cette femme a le sommeil bien dur ! dit l'officier de police. Réveillez-la !

Un agent secoua le bras de la vieille. Elle ne bougea pas. Le médecin s'approcha.

— La malheureuse est morte ! s'écria-t-il après un rapide examen.

— Morte ! répétèrent les assistants stupéfaits.

— Oui, comme son fils, ivre d'alcool !... Seulement, ici, c'est la chaleur et non le froid qui a déterminé la congestion cérébrale..

— Nous constaterons officiellement ce second décès... murmura l'officier de police.

Un gardien fut laissé près des cadavres et tout le monde se retira.

Paul Lantier se réveilla tard le lendemain matin.

Il avait passé une nuit excellente.

Le sommeil, ce diotame réparateur et souverain, lui avait rendu en partie ses forces épuisées par le sang perdu et par les effroyables émotions de la lutte qu'il avait dû soutenir.

Sa surprise fut grande lorsque, en ouvrant les yeux, il se vit couché dans un lit d'hôtel. Tout d'abord, il lui fut impossible de se rendre exactement compte de la situation, mais il fit énergiquement appel à sa mémoire et il se souvint.

Ses souvenirs étaient un peu vagues, il est vrai, mais ils ne tardèrent point à se coordonner, et ils le conduisirent au point de départ de l'agression dont il avait été victime.

— Aucun doute n'est possible ! se dit-il. Ce scélérat de Belge a voulu m'assassiner, dans la crainte d'être dénoncé par moi ! Joli calcul ! et le voilà présentement avancé ! J'ai été recueilli par des agents, je me le rappelle... Un employé supérieur de la police et un médecin étaient auprès de moi... Ils m'ont fait porter dans cet hôtel en m'annonçant leur visite pour ce matin... Ils vont venir, et je serai obligé de répondre à leurs questions... Ceci m'importe peu, tant pis pour cet Oscar ! Mais je n'ai pas les lettres ! Je ne pourrai porter à Renée les précieux papiers auxquels son avenir est attaché et que j'espérais trouver ici pour elle ! Pauvre Renée ! quelle déception !

Le jeune homme voulut se retourner dans son lit. Une souffrance aiguë le tint cloué sur place. Les muscles de son cou lui semblaient tout à la fois paralysés et douloureux.

— Je suis blessé à la tête... murmura-t-il. Quand on ne meurt pas tout de suite de ces sortes de blessures, elles sont sans gravité ; Je ne m'en préoccuperais guère si j'avais les lettres... En faisant ma déclaration on retrouvera cet homme et on saura bien le contraindre à remettre aux juges les objets volés...

En ce moment on heurta à la porte de la chambre.

— Entrez... dit Paul d'une voix faible.

La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et trois personnes parurent sur le seuil : le docteur, l'officier de police et le brigadier des agents de ville.

L'étudiant les reconnut du premier coup d'œil.

— Venez, messieurs... poursuivit-il. Combien je vous dois d'actions de grâces ! Sans vous je n'existerais plus...

— Cela va mieux, n'est pas ? demanda le médecin en souriant.

— Oui, docteur... J'ai passé une bonne nuit, seulement la tête me fait beaucoup souffrir.

— Le contraire m'aurait fort surpris, mais nous allons tout soulager et nous causerons ensuite.

Après avoir défilé le bandage qui enveloppait une partie du crâne, le médecin écarta les cheveux, examina la blessure, qui consistait en une forte contusion et n'offrait aucune gravité, puis s'écria :

— Ah ! vous avez eu de la chance !... Le gaillard n'y alla pas de main morte !... Il a frappé de toutes ses forces !... sans votre chapeau qui a fort heureusement amorti le coup et fait glisser le bâton, vous étiez assommé sur place !...

Paul ouvrit la bouche.

— Laissez-moi appliquer une compresse... dit vivement le docteur. Vous parlerez ensuite à votre aise...

Le pansement fut l'affaire de quelques instants, le médecin s'étant muni d'avance des liniments et des bandes de toile nécessaires.

— Maintenant, reprit-il dès qu'il eut achevé, je vous donne la parole, à conditions, bien entendu, que vous n'en abuserez pas...

— Vous souvenez-vous de ce qui vous est arrivé ? demanda l'officier de police.

— Parfaitement, et de point en point...répliqua Paul.

— Veuillez m'apprendre ce que j'ignore.

— J'ai été assailli hier soir, à onze heures, par un homme qui a voulu me tuer et qui a presque réussi...

— Savez-vous quel était cet homme ?

— Sans doute, puisque je me rendais chez lui, rue Vieille-Chaussée, numéro 31.

La déclaration du jeune homme fit faire un brusque mouvement de surprise au docteur et à l'officier de police.

— Vous vous rendez au numéro 31 de la rue Vieille-Chaussée ! s'écria ce dernier.

— Oui, monsieur...chez un nommé Oscar Loos, ex employé en qualité d'homme d'équipe à la gare du chemin de fer de l'Est, à Paris...

— Comment se fait-il que vous connaissez cet homme ?

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, en prenant les choses à leur point de départ, et je vous éviterai ainsi la fatigue de m'adresser des questions sans nombre...

Paul raconta brièvement les motifs qui l'avaient conduit à Anvers, sa visite à Oscar Loos et le rendez-vous donné par ce dernier sous prétexte de lui remettre les papiers réclamés et promis. Quand il eut achevé, l'officier de police prit la parole.

— Il est certain, dit-il, que ce misérable, oraigoant une dénonciation de votre part, a voulu vous assassiner, mais il est non moins certain que ce n'est pas lui qui vous a frappé.

— Si ce n'était lui, qui serait ce donc ? interrogea Paul.

— Un complice...

— Quel complice pouvait-il avoir ?

— Un de ces bandits qui, par l'Escaut, nous arrivent des quatre coins du monde, et dont nous essayons vainement de purger Anvers...

— Vous avez la preuve de cela ?

— Oui, une preuve indiscutable...

— Laquelle ?

— Oscar Loos avait bien résolu de vous tuer dans le guet-apens où il vous attirait, mais, avant que vous eussiez atteint l'endroit choisi pour l'assassinat, il était mort...

— Mort !...répéta l'étudiant stupéfait.

— Foudroyé par une congestion cérébrale, oui...

— Ainsi, ces papiers que je venais lui réclamer, et que j'aurais payés d'une part de mon sang, je ne les aurai pas ! murmura le jeune homme douloureusement. Désormais, comment savoir où sont ces papiers ?...

— Et nous ne pourront vous renseigner à cet égard, reprit l'officier de police, car dans la perquisition faite ce matin au logis d'Oscar Loos, nous n'avons rien trouvé...

— Ah ! Renée...pauvre chère Renée...balbutia Paul, tout espoir est perdu ! Je ne peux rien pour vous ! !

— Peut-être désespérez-vous trop vite, monsieur, répliqua l'officier de police, Oscar Loos avait des complices...il en avait un du moins...celui sans doute auquel les papiers étaient confiés...Nous rechercherons ce complice et j'ai l'espoir que nous le trouverons...

— Dieu le veuille ! !

— Avez-vous pu distinguer les traits de l'homme qui vous a frappé ?

— Non, monsieur, et cependant il était à deux pas de moi... Je devinais vaguement sa forme dans l'obscurité...L'une de ces

maines s'était accroché au sac qu'une chafette d'acier retenait à mon bras—Voyez...j'ai le poignet déchiré par cette chaînette...

Paul montra son poignet couvert d'ecchymoses, lacéré profondément, et continua :

— Ce sac lui-même a préservé ma vie, en parant le terrible coup de couteau que me portait le meurtrier...

Le brigadier des agents avait pris sur un meuble le sac de chagrin noir et l'examinait sous toutes ses faces.

— C'est ma foi vrai, dit-il, l'objet est balafé par un coup de couteau qui a traversé le cuir de part en part ! ...Il y aurait eu de quoi couper un homme en deux ! Regardez...

Le sac, en effet, portait au flanc une longue et profonde entaille.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

### XII

#### SUR LES RUINES.

Mais combien il l'aimait celle-là ! Elle ne viendrait pas d'un jeu dangereux, immoral, souvent mortel, il la devrait à l'étude, au talent, au génie ! Qui sait alors, s'il n'oserait point en offrir une part à la jeune fille pâle qui marchait à côté de sa sœur.

Tous trois reprirent la route de la maison habituée par les deux frères. Ni Paulin ni André ne se doutaient de la démarche des deux cousines, et assis l'un près de l'autre, les mains pressées, ils se demandaient comment il révéleraient ce terrible secret à Landry, quand la porte s'ouvrit, et le jeune homme parut.

A l'expression mâle et grave de son visage, Paulin et André virent qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre.

André se trouva subitement dans les bras de Clotilde et de Landry, tandis qu'Amice embrassait son père.

— Père, dit Landry, je vous aimerai si je le puis davantage.

Il ajouta rien de plus.

— Passons chez ma mère, ajouta Landry.

Mélanie céda au besoin de faire une scène de douleur mêlée de déclamation bruyante. Elle s'accusa, elle accusa André. Ils avaient ruiné leurs enfants. Ceux-ci gardaient le droit de les maudire...

Mais Landry et Clotilde la calmèrent par des douces paroles, et lentement de la colère elle tomba dans les larmes, et finit par prêter l'oreille aux consolantes promesses de Landry.

On dina le soir en famille, et le calme rentra dans cet intérieur. Une nouvelle force venait de lui être donnée. Pourvu que Landry obtint le prix de Rome tout pouvait être sauvé dans l'avenir.

Armadiou, prévenu par une lettre de Paulin, accourut le soir même. Il embrassa son élève avec une tendresse vraiment paternelle.

— Je suis certain de toi ! dit-il, j'ai vu ton tableau, tu ob-

tiendras le prix indubitablement. Je te donne cinq ans pour devenir célèbre. Alors je serai vieux, très vieux, je te céderai mon atelier, j'en ai assez des expositions, des jurys, des injustices et du public ! Je ferai des saintes pour moi seul ; je traduirai les visions idéales qui passeront devant moi, sans me préoccuper de la critique, et vraiment alors je pourrai me croire heureux.

Le lendemain Landry recevait un mot de son vieux maître, lui confirmant que l'opinion de ses collègues était conforme à la sienne.

Trois jours plus tard la salle Melpomène s'ouvrait devant le public, et au bas du tableau de Landry Gualbert, on lisait sur une cartouche : « Premier prix. »

### XIII

#### LE SACRIFICE DE CLOTILDE.

A partir du moment où sa femme et sa fille l'abandonnèrent, Bozan de Breuil fût tombé dans le désespoir, s'il n'avait eu près de lui Mikaël qui considéra comme le premier de ses devoirs de sauver l'honneur du malheureux, presque autant menacé que sa fortune. Avec une facilité qui n'était pas sans grandeur, Bozan jeta tout ce qu'il possédait dans le gouffre creusé sous ses pas.

En dépit de cette catastrophe écrasante, il gardait l'espérance lointaine de recommencer les affaires sur des plans nouveaux, grâce au concours d'amis auxquels il croyait pouvoir se fier. Mais ceux qui s'étaient gorgés d'or en participant à ses affaires, lui jetèrent les premiers la pierre de la lapidation. Déçus dans leurs folles espérances, ils oublièrent les succès remportés. Encore, s'il n'avait eu contre lui que les ingrats ! Mais ceux qui avaient préparé de longue main la ruine de Bozan pour la consommer d'un seul coup, d'une façon foudroyante, résolurent de lui aliéner à jamais ceux qui gardaient encore en lui une confiance aveugle.

Après avoir détruit son crédit, il fallait ruiner sa réputation. Des propos semés adroitement et sourdement firent leur chemin. On répandit le bruit que Bozan de Breuil s'était livré à des spéculations insensées, que les fonds des actionnaires se trouvaient aventurés dans des combinaisons dangereuses et un matin les livres de la « Société Universelles furent saisis, en même temps qu'on lançait contre Bonaventure un mandat d'amener.

Ce coup frappa Mikaël au cœur.

Il gardait foi dans le génie financier de son beau-père.

Le premier mouvement de trouble passé, et le public remis d'une panique dont les suites pourraient ne pas être aussi désastreuses qu'on l'avait craint d'abord, il pouvait devenir possible d'amener les actionnaires à des sacrifices capables de sauver la société. L'incarcération de Bonaventure allait paralyser tout sauvetage, et décourager ceux même qui gardaient encore l'énergie du combat.

Une fois à Mazas, Bozan se trouvait réduit à l'impuissance.

Mikaël se multiplia vainement pour obtenir que son beau-père demeurât libre sous caution ; la race sémitique avait trop intérêt à le rejeter hors de l'arène pour ne pas redoubler d'efforts afin d'entraver cette tentative suprême.

Alors le désespoir, un désespoir sans nom s'en para du malheureux.

Il ne lui restait rien : ni famille, ni considération, ni fortune.

En ce moment s'il avait possédé du poison, il se serait tué.

Mikaël le trouva dans un tel paroxysme d'exaltation douloureuse qu'il supplia Chaumas d'aller le voir.

Le docteur courut à Mazas, et trouva Bozan de Breuil en proie à une sorte de délire. Une folie terrible commençait à s'emparer de lui, cette folie qui voit partout des ennemis et des persécuteurs. Sans doute Bonaventure ne déraisonnait pas encore d'une façon absolue, la vérité se mêlait aux exagérations enfantées par un cerveau malade. Il parlait sensément des injustices commises, des trames ourdies, il en raisonnait d'une façon logique, serrée ; mais peu à peu sa parole devint plus incisive et plus brève, le regard fixe ; le visage prit une expression de rage contenue, le fiel dont l'esprit était plein déborda.

— Je ne sortirai jamais d'ici, dit-il à Chaumas, jamais ! Je suis trahi, vendu... Judas ! tous Judas ! Ceux que j'ai enrichis crachent sur moi... Je n'ai plus que des ennemis, Chaumas, hors toi et Mikaël... Ma fille et ma femme me haïssent... Elles sont parties, tant mieux ! Ces femmes, des tigresses ! J'étais pour elles l'homme qui fournit au luxe, voilà tout... Que Dieu me venge d'elles, comme je les maudis... On a saisi mes livres, on les falsifiera... Il faut qu'on me trouve coupable, il le faut pour la meute de chiens qui hurle, en attendant un morceau de ma chair...

Et la justice s'en mêle... Je serai condamné, c'est un complot ! J'avais cependant de magnifiques idées. Je portais un monde dans mon cerveau. Je me défendrai, je lutterai, je triompherai... A quoi bon... Les Juifs me tiennent. Tu ne sais pas, Chaumas, je n'ai rien mangé hier dans la crainte qu'on m'empoisonne... Oh ! ne nie point ; il serait commode d'être débarrassé de moi. Est-ce que tu ne pourrais pas me donner sous forme de globules des essences suffisante pour me nourrir ?...

Et puis, je ne dors plus... La nuit on ouvre ma porte, on épie mon sommeil... Je vois à travers mes doigts des hommes qui entrent, et me regardent, ceux qui m'ont ruiné, ceux qui me perdront... Faites-moi sortir d'ici, Chaumas ! Et je trouverai le moyen de te faire gagner assez d'or pour en remplir une chambre entière, comme on fit pour la rançon d'un cacique.

Chaumas tenta de l'apaiser, il ne put y réussir. Toute tentative de ce genre exaspérait encore ce malade d'esprit.

Le docteur le quitta en proie à une grande tristesse.

— Il est perdu, pensa-t-il ; s'il eût gardé près de lui sa femme et sa fille peut-être aurait-il conservé un peu de courage ; mais il avait plus de cœur qu'on ne croyait, et sa raison ne survivra pas au coup qui le frappe.

Il avait promis à Bonaventure de lui donner des nouvelles d'André, et en quittant Mazas il se rendit chez Paulin Gualbert.

Ce fut Julie qui lui apprit les détails concernant André. De ce côté, du moins, on gardait un courage relatif. Le succès de Landry mettait un baume sur les blessures. Clotilde, ange de paix et d'amour servait de lien entre un père malheureux et une mère irrité. Le docteur recueillait les confidences de Julie quand Amice et Clotilde entrèrent.

La jeune fille courut au savant.

— Vous êtes bon d'être venu, dit-elle, j'allais vous écrire.

— Pour me dire ?

— Que nous sommes malheureux, et que je comptes sur vous.

— Voilà un bon début, ma chère enfant.

— Le pain de mon père et de ma mère est assuré, reprit Clotilde ; mais rien que cela... Ce n'est pas assez... Landry va partir pour Rome, il en reviendra au bout de cinq ans, après

avoir mûri son talent, et conquis une place au soleil... Je suis résolue à travailler...

A quoi ? A tout. Je ne me nourris point d'illusion... Ma mère ne m'a pas fait donner une instruction solide, capable de devenir une ressource. Éloignons donc l'idée de me placer comme gouvernante. Le travail des mains donne des résultats dérisoires.

Il reste le commerce. Une jeune fille intelligente s'y peut créer une situation plus que suffisante. Je désire non seulement ne leur rien coûter mais encore ajouter quelque chose au faible revenu de mes parents. Vous connaissez assez de monde à Paris pour me trouver une situation.

— Mais, ma pauvre enfant, vous souffrirez d'une façon cruelle dans un milieu qui n'est pas le vôtre.

— Je ne souffrirai pas autant qu'en voyant ma mère pleurer.

— Vous ne croirez pas déchoir ?

— Le travail élève toujours.

— Permettez-moi un mot encore... Vous êtes jeune, charmante, un mariage...

— Nulle ne demande les filles sans dot. Au surplus un homme de cœur ne me reprocherait jamais de m'être montré courageuse.

— C'est résolu ?

— Très résolu, docteur.

— Il ne me reste plus qu'à vous obéir.

— Je savais bien que vous finiriez par là.

— Je chercherai...

— Et vous trouverez.

Chaumas prit avec respect la petite main que lui tendait la jeune fille, puis il descendit chez André.

Il le trouva dans une salle à manger modeste, fumant à côté de la fenêtre.

Il était très abattu. Ses joues tombaient flasques et blanches ; son regard s'éteignait sous ses paupières lourdes. Une expression de joie ranima cependant son visage blafard en reconnaissant Chaumas.

Aux questions que lui adressa le docteur il répondit :

— Je me résignerais, moi ! D'abord je n'ai pas été élevé dans le luxe, ensuite ma femme m'a si souvent reproché la fortune qu'elle m'apporta que plus d'une fois j'ai regretté de n'avoir point suivi, comme mon frère, une carrière modeste qui m'eût gardé indépendant... J'ai toujours été un peu mal à l'aise au milieu de mon luxe improvisé. Quand j'essayais de me donner des airs de grand seigneur, je n'arrivais qu'à ressembler à un parvenu...

Mon deuil en est fait... Mais il n'en est pas de même de Mélanie, elle pleure, elle crie, elle recommence sans fin des scènes qui ne peuvent rien racheter. Je suis d'après elle le grand, le seul coupable, et cependant elle a agioté comme moi, elle s'est ruinée comme moi ! et s'il nous reste quelque chose, c'est à moi qu'elle le doit !

Quand elle me laissera la paix, je me retrouverai moi-même. Je chercherai une occupation. On me prendra dans un bureau et je gagnerai bien deux cents francs par mois... Mais qu'elle se taise !

Au même instant la voix glapissante de Mme André s'éleva, elle ne pouvait s'accoutumer à l'ignorance de la femme de ménage, lui reprochait de ne pas savoir mettre un couvert, de parler d'une façon respectueuse. Chaumas la laissa au milieu d'une

scène pitoyable, stupide, et remontant en voiture, il se mit à songer à la prière de Clotilde, tout en se rendant chez un client.

Enfin il frappa sur la brochure qu'il tenait à la main et s'écria :

— Besnard, j'irai chez Besnard !

La maison Besnard portait ces mots sur son enseigne : AUX DEUX-MONDES. Et ces mots qui brillaient en lettres d'or sur les quatre façades d'un palais, n'exagéraient rien. On trouvait dans ce bazar renfermant les merveilles de l'industrie, tout ce qu'il est possible de rêver, depuis les objets de toilette jusqu'aux élégances de l'ameublement et aux fantaisies ruineuses du bibelot.

C'était un de ces caravansérails dans lesquels affluent les richesses et les chefs-d'œuvre du monde entier, où les acheteurs se pressent et s'entassent, comme si les marchandises s'y donnaient au lieu de s'y vendre.

Athanase Besnard, devenu après la mort de son père propriétaire des vastes magasins qu'il avait créés, donnait un essor chaque jour plus considérable à ses affaires, les développant dans un sens artistique, et se faisant pardonner ses immenses bénéfices au nom de la charité qu'il pratiquait avec une libéralité princière.

Ce fut chez lui que courut le docteur.

Il trouva Athanase dans un bureau meublé d'ébène incrusté d'ivoire ; des tapis d'une splendeur asiatique assourdisaient le bruit des pas et doubblaient la valeur de ton des objets décorant cette pièce. Des tableaux de prix décoraient les panneaux tendus de peluche sombre, et dans les angles quatre statues d'une ligne pur étalaient leur blancheur sur le fond pourpré de la tenture.

En voyant entrer le docteur le jeune homme se leva avec empressement.

— Cher maître ! dit-il, quelle joie de vous voir ! quelle plus grande joie encore si je puis vous être bon à quelque chose.

— Voici qui me met absolument à l'aise, mon jeune ami, je viens ici en solliciteur.

— Rappelez-vous que je vous dois la vie, et comme je la trouve bonne, réglez-vous là-dessus pour me demander ce que vous voudrez.

— Vous employez un grand nombre de jeunes femmes ?

— Deux cents, environ.

— Vous reste-t-il place pour une nouvelle ?

— S'il n'en existe pas, on en fera.

— Je n'attendais pas moins de vous. Je veux seulement vous faire un peu connaître ma protégée. Le coup de Bourse qui vient de jeter le désordre sur la place de Paris ruine sa famille. Elle doit demander au travail un appoint au peu qui reste. Très bonne, très douce, nature angélique et dévouée, ma protégée ne se compte pour rien en ce moment. Son frère part pour Rome, il vient de remporter le premier prix du concours. La pauvre enfant est prête à tous les sacrifices.

— Fort bien, docteur, je vais demander celle de ces dames qui gouverne mon bataillon de vendeuses.

Athanase approcha un cordon acoustique de ses lèvres, reçut une réponse et dit à Chaumas :

— Mme Barnabé sera ici dans un moment. Nous avons le temps de causer... Un cigare, docteur, ils sont exquis, je vous les garantis.

Chaumas alluma un cigare blond et commença à fumer.

— Les affaires vont bien ? demanda-t-il entre deux aspirations.



— Je vous dirai presque trop bien ! L'argent afflue ici. Je hasarde ce qu'on me rivait appellent des folies, et tout me réussit. Sans rien aventurer d'une fortune désormais acquise, je gagne encore cinq millions par an. Je touche aux contes de fées, docteur ! et je me verrai bientôt dans la nécessité de conjurer un sort trop prospère.

— Quo jetterez-vous à la mer ?

— Je ne sais, mais comme Polycrate je sacrifierai quelque chose.

— Votre liberté peut-être ?

Athanase devint sérieux.

— Non, pas cela ; du moins pas aussi légèrement qu'on sacrifie un bijou, valût-il un million... J'ai sur le mariage des idées très particulières. Au fond de mon cœur j'ai dressé un autel pour la vierge inconnue qui quelque jour y doit régner, si je la rencontre...

— Voici une réticence qui prouve de grandes exigences...

— Dans notre siècle, cela peut en effet s'appeler des exigences.

— Et les peut-on connaître ?

— A merveille.

— Vous demanderez d'abord que votre femme soit belle...

— Certainement, mais d'une façon spéciale, appréciable peut-être de moi seul... Et il faut qu'une âme élevée se trahisse sur son front et dans son regard, qu'elle possède trop d'élévation dans l'esprit pour attacher un grand prix à la fortune que je lui apporterai. Je souhaite qu'elle ignore la coquetterie, la vanité, qu'elle m'aime avec simplicité, franchise et force. Je lui donnerai ma vie, je devrai compter sur la sienne. Enfin, dans ce siècle d'inoréculité, je veux une femme qui prie, afin que plus tard elle sache joindre les doigts de mes enfants—Vous voyez bien, mon ami, que je fais des rêves d'un dormeur éveillé.

— Et, ajouta Chaumas, la voulez-vous riche ?

Athanase partit d'un éclat de rire.

— Voilà qui m'est bien égal, par exemple !

Chaumas tira trois ou quatre bouffées de son cigare, et il allait sans doute adresser une nouvelle question au jeune négociant, quand Mme Barnabé entra.

C'était une personne très digne et très sèche, ayant de grandes prétentions au « comme il faut. » Vêtue de la robe réglementaire en soie noire, coiffée de bandeaux ondulés, une fleur au corsage, serrée dans sa robe, le visage rigide, elle fit un salut roide au « patron, » inclina la tête d'un mouvement automatique en passant devant le docteur, et demeura debout à côté du bureau d'Athanase.

— Madame, demanda celui-ci, avez-vous besoin d'une vendeuse ?

— Non, monsieur, répondit-elle.

— Alors, vous allez ménager une place nouvelle.

— A quel rayon ?

— Qu'y a-t-il de plus avantageux ?

— Les salons où se vendent les confections, naturellement.

— Fort bien ! créez une situation convenable pour une jeune fille qui vous arrivera demain.

— Je me permettrai de vous soumettre quelques observations, monsieur.

— Faites, madame Barnabé, vous êtes depuis vingt-cinq ans dans la maison, et mon père avait en vous toute confiance.

— Vingt-cinq ans ! répéta-t-elle d'un ton de mauvaise humeur, le temps ne fait rien à l'affaire.

— Je l'ai seulement rappelé pour vous convaincre en quelle estime je vous tiens. D'ailleurs, vous êtes entrée ici si jeune... Seize ans, je crois...

— Quinze ans à peine, monsieur, répondit Mme Barnabé.

— Voyons votre observation ?

— Avant d'admettre cette jeune fille comme vendeuse dans les salons, j'ai besoin d'avoir certains détails.

— M. le docteur Chaumas vous les donnera, c'est lui qui veut bien la recommander.

Mme Barnabé se tourna d'un air gracieux vers le docteur. Elle s'estimait heureuse de voir une des célébrités du monde parisien ; aussi, ce fut de sa voix la plus douce qu'elle reprit :

— Mes vendeuses sont plus que toutes les autres jeunes filles en rapport avec le public. On peut débiter des dentelles ou du linge sans être obligé pour cela de remplir des conditions spéciales. Mais vous ne savez pas, monsieur, que dans nos salons, les jeunes filles sont obligées d'essayer les manteaux, de se draper dans les écharpes. Elles doivent donc posséder une taille svelte, élégante.

— La jeune fille dont je m'occupe est la grâce même.

— Il faut de plus que son visage soit agréable.

— Mlle Clotilde est jolie.

— Enfin, elle doit être douée d'une patience à toute épreuve. Vous ne vous imaginez pas jusqu'où les dames poussent le caprice ! Les vendeuses ont à subir leurs fantaisies, choisir, rejeter tel manteau, tel vêtement, chercher autre chose, le mettre avec la même grâce, l'offrir avec le même sourire... Mlle Clotilde a un joli sourire ?

— Un sourire de trente-deux perles.

Cela suffit, monsieur, j'attends les ordres de M. Barnabé.

— Eh bien ! madame Barnabé, vous installerez demain cette jeune fille. Comme on ne vend plus de confections après sept heures du soir, elle sera libre de rentrer dans sa famille, on lui donnera dix-huit cents francs.

— Pour commencer ? demanda Mme Barnabé d'une voix qui devint aiguë.

— Naturellement, pour commencer.

Mme Barnabé salua et sortit en murmurant :

— Je ne lui donne pas quinze jours pour être dégoûtée du métier, à cette jolie personne qui gagnera tout de suite de gros appointements, et qui rentrera à sept heures dans sa famille. Le bataillon des vendeuses va joliment s'insurger.

Chaumas semblait heureux.

— Je vais porter cette bonne nouvelle à Clotilde, dit-il. Il sera très inutile qu'on connaisse ici son autre nom. La ruine de son père a fait trop de bruit. Quelquefois entre elles les femmes sont cruelles, je veux épargner à Clotilde des humiliations imméritées. Je vous remercie, vous êtes un brave cœur. Au revoir.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

#### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même file complète (broché) de l'année 1882 aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boite 1666, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal,